

DANS L'INTÉRÊT DE TOUS

Les trois premiers chapitres
du **livre I - vivre**

Nathalie SALADIN

Ceci est un extrait offert, exclusivement destiné à ton usage personnel. Merci de ne pas le diffuser.

Bienvenue dans mon univers !

J'espère que tu apprécieras cet extrait, et qu'il te donnera envie de découvrir la suite de l'aventure. N'hésite pas à me donner ton avis, en message ou en commentaire sur Instagram.

Le destin d'Orphée commence ici...

© 2026, Nathalie Saladin
Illustration de couverture : Christian Saladin
Tous droits réservés.

Ce livre est une œuvre de fiction.

Les noms, personnages, lieux et événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, ou avec des événements existants, serait purement fortuite.

ISBN : 979-10-983428-0-6
Publié indépendamment via Amazon Kindle Direct Publishing

1 — Gris

Autrefois, il y avait toujours un coin de ciel bleu quelque part sur Terre. Aujourd'hui tout est gris, le monde a perdu ses couleurs. Prisonnier d'un banc de nuages épais, le soleil n'est plus qu'un spectre blafard dont la lumière, si fade et sans chaleur, efface les frontières entre le jour et la nuit.

Tout a changé depuis le Grand Cataclysme. En dehors de la Grande Cité dont les hauts murs nous protègent, il ne reste que des ruines, des terres éventrées, des étendues d'eau sale et une végétation indomptable qui cache autant de pièges que de dangers. Il n'y a plus d'avions dans le ciel, plus de bateaux sur les mers, plus de trains et si peu de voitures. La planète a été ravagée. Dévastées par les flammes de la Grande Explosion, pulvérisées par une succession de tornades ou emportées par des rivières devenues d'incontrôlables torrents, toutes ses villes ont été détruites. Des milliards d'êtres humains, des millions d'animaux et d'espèces végétales ont péri.

À la faveur des années, la nature a repris ses droits, mais elle est désormais peuplée de prédateurs affamés. S'aventurer hors de notre territoire est une condamnation à mort, car au-delà

des créatures qui guettent leurs proies, se nourrir est devenu impossible. L'eau et les sols sont pollués. Les rares denrées qu'ils produisent sont toxiques. J'en ai fait la triste expérience à huit ans, en mangeant une poignée de baies qu'un coup de vent avait ramenées sur le terrain vague où j'avais l'habitude de jouer. Aussitôt, mes lèvres ont viré au bleu et ma gorge s'est mise à gonfler. Empoisonnée, je ne pouvais plus respirer. Heureusement qu'Alban, mon meilleur ami, a couru chercher nos voisins pour me conduire à l'hôpital où je suis restée plusieurs jours, inconsciente, aux portes de la mort. Mon père, médecin, m'a veillée toutes les nuits.

Après cet accident, je n'ai plus jamais manqué une seule dose de Zénium-K, ce médicament de la taille d'un grain de riz qui nous préserve des intoxications, des virus et des bactéries qui menacent notre survie depuis le Grand Cataclysme. Les bébés l'absorbent sous forme de poudre ajoutée au lait maternisé, les enfants et les adultes l'avalent chaque matin de leur vie, jusqu'au dernier. Avant mon hospitalisation, il m'arrivait de jeter mon comprimé dans les toilettes pour essayer de comprendre ce qui se passait dans mon estomac. Au fond de la cuvette, l'eau qui changeait de couleur dégageait une odeur chimique et sucrée qui me chatouillait les narines.

C'était étrange, amusant. Mais cela m'a coûté cher.

Je n'ai jamais recommencé.

Depuis, je prends mon comprimé quotidien et veille à ce que mon frère en fasse autant. Je ne lui ai pas encore raconté ma mésaventure. Il est trop jeune. Pour l'instant, je me contente de vérifier qu'il suit son traitement.

Le Zénium-K nous maintient en bonne santé. Tant que nous en aurons, tant que le Gouverneur assurera sa production pour l'ensemble de la population, nous continuerons de vivre.

Nous sommes les survivants d'un monde disparu, asséché par l'Homme qui s'en croyait le maître et qui a puisé dans ses richesses jusqu'à l'effondrement. Un jour, la Terre s'est rebellée. Comme un colosse blessé, infesté de parasites et couvert de plaies, elle est sortie de sa lente agonie pour se débarrasser de son plus grand nuisible : l'être humain.

De raz-de-marée en incendies ravageurs, de séismes en cyclones, de pluies diluviennes en éruptions volcaniques, la planète a repris les clés de sa destinée. En quelques jours, quelques semaines, le problème a été réglé. Après le chaos, tout n'était plus que silence et désolation. Il ne restait rien, presque plus personne.

Je m'appelle Orphée, j'ai 17 ans.

Je suis une rescapée des erreurs du passé, une victime de la démesure et de l'hyperconsommation.

Je suis votre futur, celui de vos enfants.

2 — Extrait du Grand Livre de Sang

Droits et devoirs des citoyens de la Grande Cité.

En tant que citoyen de la Grande Cité et en échange d'une eau pure, d'une nourriture garantie et d'un travail rémunéré, je m'engage, pour mon bien et celui de ma communauté :

- À respecter la loi sans la contester.
- À signaler tout comportement déviant, sans délai ni exception, sous peine d'être accusé de complicité et extradé vers une prison d'État. *S'entendent par « comportements déviants » : insubordination, complotisme, corruption, atteinte aux biens ou aux personnes et tentative d'enrichissement.*
- À assister aux Grands Rassemblements trimestriels dans l'uniforme officiel, symbole de notre unité et de notre dignité.

- À honorer la Grande Famille, à lui témoigner dévouement, reconnaissance et loyauté.
- À connaître et appliquer chaque article du Grand Livre de Sang, seul ouvrage de référence et de vérité.
- À utiliser le Zénium-K, unique médecine certifiée, en prévention des maladies, des infections et des risques de pandémie.

Pour le Gouverneur,
Pour la Grande Famille et dans l'intérêt de tous.

3 — Tamaskan

« Ils nous ont laissé un monde en ruines.

Ils nous ont laissé le froid, la nuit et l'isolement.

Ils avaient tout, mais ne savaient rien. Ne les imitons pas.

Dans l'intérêt de tous. »

*Extrait du Grand Livre de Sang — Le monde
d'avant.*

Aujourd'hui est un jour spécial. Ce premier dimanche du trimestre marque la fin des Grandes Récoltes, un évènement organisé quatre fois par an.

Éparpillées à travers l'ancienne Europe, il existe d'autres villes gouvernées par d'autres Grandes Familles qui ont instauré leurs propres lois et décidé de leur propre fonctionnement. Nos dirigeants se réunissent régulièrement pour nouer des alliances, débattre et commercer. Ils échangent des informations sur les risques climatiques ou sanitaires ; ils négocient des richesses comme le carburant, les matières premières, la nourriture ou les médicaments. Ces rencontres se déroulent loin

d'ici, dans un lieu tenu secret, et le retour de nos représentants est toujours très attendu, dans l'espoir de Grandes Récoltes fructueuses. La population se rassemble en l'honneur de nos ambassadeurs, pour saluer leur courage de s'aventurer hors de nos murs, au péril de leur sécurité pour garantir la nôtre. Malheureusement, il arrive qu'ils reviennent bredouilles ou porteurs de mauvaises nouvelles, telles que l'émergence d'une pandémie ou la survenue d'une panne dans une usine partenaire. Avant le Grand Rassemblement de 10 heures, nous savons à quoi nous en tenir en écoutant si le tocsin retentit.

Ce matin, il a sonné à 7 heures précises.

Réveillé en sursaut, mon frère est venu se blottir contre moi. Nous partageons la même chambre depuis sa naissance. Maman dort dans le salon, sur le canapé-lit qu'elle refait chaque soir. Perché au douzième et dernier étage d'une tour, notre appartement minuscule ressemble à n'importe quel autre logement de la ville. Une pièce à vivre avec un coin cuisine, une chambre et une salle de bains. Peu de meubles, peu d'accessoires, tout est utile et réutilisable à souhait. Nous ne possédons pas grand-chose, mais nous avons l'essentiel : un toit, un couvert et de la chaleur humaine. En cas d'urgence, nous sommes priés de tout abandonner sur place pour nous réfugier au sous-sol, le seul endroit où il est possible de se calfeutrer. C'est arrivé à trois reprises depuis que je suis née. La première fois, c'était lors d'une tempête d'un sable

si fin qu'il était dangereux de le respirer. La seconde, c'était à cause de vents violents porteurs de gaz toxiques en provenance d'un volcan lointain. Enfin, la troisième, c'était lors d'une migration d'oiseaux tueurs, une espèce mutante et carnivore très agressive. En se déplaçant par centaines, ils attaquaient tout sur leur passage, les animaux comme les humains. C'est ainsi que j'ai perdu ma grand-mère et mon père. Quand le tocsin a retenti, grand-mère était dehors et papa est sorti la chercher. Mon dernier souvenir de lui s'arrête au moment où il a franchi le seuil de notre appartement. Je ne l'ai jamais revu.

— Tu as entendu ? me demande mon frère, la tête enfouie dans mon cou.

— Oui.

— Il a sonné.

— Ne t'en fais pas.

— La dernière fois...

— Je le sais. Mais ça va aller, je lui chuchote en lui caressant les cheveux.

C'est sûrement un mensonge, mais à quoi bon s'inquiéter avant l'heure ? Téo est trop jeune pour avoir peur et je suis là pour le rassurer.

— Il faut se préparer ?

— Oui.

— Tu crois que maman viendra ?

— Je pense.

Maman est fragile depuis la disparition de grand-mère et papa. Elle est en dépression. À cause de sa maladie, elle a quitté son emploi de

comptable et j'ai quitté l'école pour travailler à l'usine. Je gagne de quoi remplir nos assiettes et m'assurer que Téo ne manque de rien. Il grandit si vite ! Le dimanche, mon seul jour de repos, je l'emmène courir au stade avec Alban ou dégoter des bouts de bois qui serviront à fabriquer des objets. Pour Téo, Alban a bricolé une épée et un bouclier que ses camarades de classe lui envient. Pour moi, il a confectionné un chiffonnier qu'il m'a offert à l'occasion de mon dernier anniversaire. Alban est doué de ses mains, il innove sans cesse.

Parfois, pour changer de nos sorties au stade, j'entraîne Téo dans une visite guidée de la Grande Cité. Je lui apprends à se repérer, au cas où je ne serais pas avec lui s'il y avait une alerte. Je lui indique l'emplacement des abris et les raccourcis vers les hauteurs de la ville où se réfugier si l'eau montait.

Un jour, quand Téo volera de ses propres ailes, je quitterai l'usine pour devenir médecin et suivre la voie de mon père. Je reprendrai mes études. S'il m'en reste la force, et que maman n'a plus besoin de moi.

En attendant, je suis couchée dans mon lit contre le petit corps chaud de mon frère et cela suffit à mon bonheur. Son odeur d'enfant me rend forte et je me dis qu'aujourd'hui, quelles que soient les mauvaises nouvelles qu'on va nous annoncer, je saurai faire face. Je n'ai pas d'autre choix.

L'esplanade grouille de monde. Il est 10 heures et nous sommes réunis devant l'écran géant sur lequel sera diffusé le discours prononcé par le Gouverneur en personne. Juste avant, les voitures et les blindés qui escortent la Grande Famille défileront sur l'artère principale de la Grande Cité, jusqu'à l'estrade richement décorée de drapeaux sombres et de fanions flottant au gré du vent.

Autour de moi, la tension est palpable. Un silence aussi dense et pesant que les nuages qui assombrissent le ciel plane au-dessus de nos têtes. Tous alignés en rangs serrés, nous portons la tenue officielle qui nous rassemble et nous identifie. Filles et garçons, hommes, femmes et même bébés, nous arborons le même uniforme pour souligner notre ressemblance, honorer le pouvoir, afficher notre patriotisme et renforcer notre sentiment d'appartenir à la même espèce, celle des survivants. Pantalon noir. Blouse grise en tissu épais. Veste lourde brodée d'un blason : deux lettres, un G et un F, encerclées par un message. *À la gloire de la Grande Famille, fides et sacrificium iuro*¹.

La main de Téo serre la mienne pendant le passage du cortège. Du haut de ses 9 ans, il ne comprend pas tout du monde qui l'entoure, mais il ressent la solennité de l'instant. Derrière moi, Alban avale sa salive et pousse un soupir qui déplace une mèche de cheveux gris sur ma nuque.

¹ « Je jure fidélité et sacrifice »

Oui, j'ai 17 ans et mes cheveux sont d'un gris argent sinistre et froid, assorti à mon cadre de vie. C'est arrivé brusquement, après la mort de grand-mère et papa. C'est peut-être parce que je n'ai pas pleuré. C'est peut-être parce qu'au lieu de dévaler mes joues, mes larmes ont délavé mes cheveux autrefois d'un châtain foncé intense et brillant. Les médecins ont dit à maman que c'était à cause du choc d'avoir perdu deux êtres chers en même temps. Il paraît que cela se produit parfois, et il a fallu que ça tombe sur moi. En tout cas, je ne connais personne de mon âge dans la même situation. Les autres filles sont blondes ou brunes et n'ont pas peur de revendiquer leur couleur : celle de la jeunesse. Moi, je me sens déjà usée avec ma tresse qui descend jusqu'au milieu de mon dos et la frange que je laisse pousser pour mieux me cacher. Alban répète à qui veut l'entendre que je devais être un chat dans une vie antérieure. Il le dit à cause de mes cheveux mais aussi de mes yeux, d'un vert forêt parsemé d'éclats dorés. Grand blond aux yeux d'un bleu profond, Alban dit aussi que nos futurs enfants auront des cheveux blancs et des yeux de la couleur de l'or. Ils seront notre richesse. D'ordinaire, ses blagues me font sourire mais celle-ci me met mal à l'aise. Des enfants. Pour leur offrir quel avenir ?

Je m'aperçois avec un temps de retard que le discours a commencé. J'ai manqué l'ouverture. Sur l'écran, en première ligne, la Grande Famille est réunie autour du père dont l'étymologie du

prénom a inspiré le blason cousu sur nos vêtements. Orlando² Summum. Avec un tel nom, j'imagine que cet homme était prédestiné à devenir gouverneur. Je dois reconnaître qu'il en impose avec sa silhouette élancée, ses cheveux couleur aile de corbeau et son regard d'encre impénétrable. Son uniforme est identique au nôtre, mais il est de meilleure qualité. Mélange de velours, de laine, de satin et de fils d'or, Orlando Summum s'habille des matières rares et précieuses qui marquent son rang. Il a l'allure d'un meneur, d'un guerrier intraitable. Sa femme, Comtessa, est une brune aux cheveux attachés en chignon sophistiqué sur le sommet de son crâne. Sa bouche d'un rouge sang étincelle sur sa peau diaphane, elle ressemble à une reine sans âge et sans âme. Trois enfants sont nés de leur union. Il y a d'abord Divine et Sérénité, les aînées, puis Victorius, le futur héritier. La loi interdit aux couples de concevoir plus de deux enfants, sauf pour les nobles désireux d'avoir un garçon pour leur succéder.

Lors des sorties officielles, le clan Summum se déplace toujours au complet, entouré d'une escorte composée de militaires entraînés à répondre à toutes les situations. De mon point de vue, il s'agit davantage d'une démonstration de force que d'une nécessité, car tout le monde sait que le danger se trouve au-delà des murs de notre enclave.

² Orlando est un prénom d'origine germanique signifiant « gloire du pays ».

Quand il aura 18 ans, Alban aimerait rejoindre la garde officielle. Dans six mois, il postulera pour intégrer la formation. Je n'aime pas cette idée. C'est une fonction à hauts risques. Notre histoire l'a déjà prouvé, mais je refuse de m'inquiéter pour demain alors qu'aujourd'hui est déjà incertain.

— Dix-huit de nos hommes ont péri lors de cette mission, clame Summum dans son micro. Ces nouveaux prédateurs qui se déplacent en meute et de préférence la nuit, semblent fortement attirés par l'odeur de la chair humaine. Physiquement, ils ressemblent à un croisement entre le loup, le chacal et le chien. Face à la menace qu'ils représentent, je vous invite à la plus grande vigilance.

Nos militaires, nos patrouilles de police et notre milice sont d'ores et déjà à pied d'œuvre pour empêcher cet animal de coloniser notre territoire. Néanmoins, pour votre sécurité, j'ai décidé d'instaurer un couvre-feu, tous les soirs dès 19 heures, pour une durée indéterminée. Au tocsin, les commerces devront fermer et les rues être évacuées. En dehors d'une urgence absolue ou d'un travail qui en justifierait l'obligation, tout individu transgressant cet ordre sera durement sanctionné. Évidemment, ce dispositif exclut les soignants et les personnels de secours qui seront escortés lors de leurs déplacements nocturnes.

Mes chers concitoyens, nous sommes en guerre et je compte sur vous pour remporter la bataille contre ce redoutable adversaire. Ouvrez l'œil et soyez attentif. Dans l'intérêt de tous.

Nous acquiesçons en silence, les yeux rivés sur l'écran. Soudain, le visage du Gouverneur s'éclipse et l'image du prédateur apparaît. Il est à la fois effrayant et magnifique avec sa fourrure épaisse dans les tons de gris, de fauve et de blanc, ses yeux jaunes perçants, ses crocs affûtés comme des poignards et ses pattes, si puissantes qu'un seul coup suffirait à arracher une tête. Son regard fier et dur me traverse le corps comme une aiguille pendant que j'absorbe le choc. On dirait un gros chien croisé avec un grand félin, de type lynx ou jaguar.

— Voici le Tamaskan. Nous l'avons repéré à 100 kilomètres d'ici et tout porte à croire qu'il se rapproche pour trouver de quoi se nourrir. À la mémoire de nos courageux soldats qui ont donné leur vie pour défendre la nôtre, je vous demande d'observer une minute de silence.

Nous obéissons, la tête haute et la main sur le cœur.

Immobile, j'engage tout mon être dans ce moment de recueillement. À côté de moi, Téo pleure, la tête baissée vers ses souliers. Ses petits poings tremblent et ses épaules tressautent. Je voudrais le prendre dans mes bras, mais par

respect pour nos morts, je m'interdis de bouger. Près de nous, maman scrute l'écran pendant que les visages des victimes défilent lentement. Ils sont jeunes, tellement jeunes... Un sentiment de tristesse me comprime la poitrine. Je ne connais aucun de ces soldats, morts pour la Grande Cité, mais je ne peux m'empêcher de penser que bientôt, le portrait d'Alban pourrait s'afficher à leur place. Immobile derrière moi, je sais qu'il y pense aussi, mais que rien ne le détournera de son objectif. Alors, je n'ai plus qu'à l'accepter.

La minute de silence qui s'achève marque la fin du rassemblement. Avant de nous disperser, nous écoutons notre hymne pendant la réinitialisation de l'écran. Les images des soldats disparus s'effacent au profit de celles de la Grande Famille. Autour du couple que forment Orlando et Comtessa, leurs enfants se révèlent en gros plan. Divine, l'aînée, est une brune aux cheveux lisses et au regard d'un bleu électrique. Son visage fermé lui confère une expression sérieuse qui tranche avec la douceur enfantine émanant de Sérénité, la cadette, jolie blonde au nez retroussé éclaboussé de taches de rousseurs. Avec ses yeux clairs et sa couronne de cheveux dorés comme les blés, Sérénité incarne la lumière là où Divine n'est qu'ombre et mystère. Flanqué de ses deux sœurs, Victorius, le plus jeune de la fratrie, a dissimulé son regard derrière une paire de lunettes noires qui lui donnent l'allure d'un prince des ténèbres. À 20 ans, il a déjà commencé la formation politique, militaire et

civique qui lui permettra de seconder son père avant de prendre sa place, le moment venu. Aussi grands l'un que l'autre, les deux hommes se ressemblent trait pour trait avec leurs cheveux noir cosmos, leurs mâchoires anguleuses et cette posture de conquérant qu'ils arborent naturellement. On raconte que Victorius fera un chef redoutable, encore plus autoritaire et exigeant que son géniteur.

J'ai du mal à le croire.

J'ai du mal à imaginer notre vie avec davantage de contraintes et d'interdictions.

De retour chez nous, Alban me propose d'aller courir après le déjeuner. Il fait froid, mais j'accepte avec plaisir, car je n'ai aucune envie de rester enfermée. Mon repas avalé, je m'habille chaudement puis le rejoins sur le palier.

— Téo ne vient pas ?

— Pas aujourd'hui.

— Pourquoi ? Il a peur ?

— Oui.

— La police est partout et Summum a dit qu'on ne risquait rien avant la tombée de la nuit !

Je hausse les épaules, impuissante. J'ai essayé de convaincre mon frère, mais il n'a rien voulu savoir.

Nous faisons la course dans l'escalier. C'est notre jeu depuis toujours, et c'est toujours Alban qui gagne. Dans la rue, chacun prend une trottinette en libre-service et nous fonçons jusqu'au stade à la périphérie de la ville. Du

complexe sportif d'autrefois, il ne reste qu'un terrain à l'abandon entouré d'une piste d'athlétisme et de gradins en ruine. Le restaurer n'est pas la priorité de nos dirigeants. Vestige d'une autre époque, cet espace à ciel ouvert est désormais à la disposition des jeunes qui s'y regroupent par tous les temps, le soir à la sortie des cours ou encore le dimanche, puisqu'il n'y a rien d'autre à faire.

J'arrive la première, parce que je suis plus légère qu'Alban et que le vent fort m'est plus favorable. Aussitôt sur place, j'abandonne ma veste sur un banc et me positionne sur une ligne de départ imaginaire.

— Prête ? me demande Alban en me rejoignant.

— Quand tu veux.

— 1, 2...

Je n'attends pas davantage pour m'élancer. J'adore courir. J'adore sentir mon corps en mouvement, mes muscles travailler, mes talons frapper le bitume. Je transpire malgré le froid. La sueur coule sur mon front et me brûle les yeux. Ma vision se trouble. Les contours du stade deviennent flous, se déforment puis s'effacent. L'horizon s'élargit et m'emporte vers un ailleurs impossible.

Loin de la Grande Cité, je m'imagine emprunter une route de campagne encadrée par une forêt dont les cimes des arbres chatouillent le ciel d'un bleu translucide. Il n'y a plus de limites ni de murs. Les kilomètres s'enchaînent et le paysage se

modifie sur l'écran de mes pensées. Je suis à la mer, sur une falaise cravachée par les vagues dont les embruns salés me remplissent les bronches. Je suis à Paris, sur la plus belle avenue du monde spécialement reconstruite pour moi. Il paraît que la tour Eiffel a survécu aux évènements, et qu'elle brille parfois, lorsqu'un rayon de soleil parvient à percer les nuages pour aller toucher sa robe d'acier. Il paraît que la Joconde s'ennuie dans les galeries du Louvre. Son sourire s'est fané depuis que plus personne ne vient l'admirer. Ces endroits qu'aucun d'entre nous ne verra jamais continuent d'exister parce qu'on se les raconte, de génération en génération. C'est notre devoir de mémoire, pour ne pas oublier ce qu'était la vie avant que tout s'arrête.

La plupart des livres ont disparu dans le Grand Cataclysme. Ceux qui y ont échappé ont été brûlés par les survivants, quand ils n'avaient rien d'autre pour allumer un feu pour se réchauffer. Depuis, les gouvernements successifs ont fait rebâtir une bibliothèque, mais uniquement pour les manuels scolaires, les guides de survie et les publications politiques. Chaque foyer dispose d'ailleurs d'un exemplaire du registre des lois et des décrets de la Grande Cité. Ses articles nous sont enseignés à l'école. Nous devons les connaître par cœur et les appliquer à la lettre. Toute notre vie est dictée par le « Grand Livre de Sang », rebaptisé par certains le « Grand Livre de Sans » parce qu'il nous

apprend à vivre sans fantaisie, sans superflu, et surtout sans regrets d'une époque révolue.

Vacances, voyages, loisirs... Tout cela est fini. Terminé. Oubliez aussi vos téléphones portables et tous les appareils connectés. Une impulsion électromagnétique, brève mais intense, a suffi pour priver l'humanité entière de tous ses moyens de communication. Le temps d'un claquement de doigts, le temps de rien, des millions de serveurs ont grillé, effaçant à jamais les milliards de données numériques stockées dans leur mémoire. Tout s'est passé comme si la main d'un géant invisible avait débranché l'unique prise permettant au monde de fonctionner. Une panne gigantesque, impossible à réparer. Les banques ont fermé, les bourses se sont effondrées, les centres d'affaire ont plongé, les pôles de commerce et de décisions se sont arrêtés. Il n'y avait plus d'argent liquide, plus de cryptomonnaies, plus de transactions ni d'échanges, plus rien. Cet événement a marqué le début du chaos. Ceux qui se croyaient riches sont devenus pauvres et ceux qui l'étaient déjà le sont restés. Affamé, le peuple est descendu dans la rue pour demander des comptes à ses dirigeants. Il y a eu des pillages, la panique, les prémices de guerres civiles dans tous les pays... Mais ça, c'était avant l'apocalypse, avant l'instant fatidique où la Terre, à sa manière, a signifié à l'Homme qu'il était allé trop loin dans son délire de puissance et dans sa course au profit. L'individualisme en a pris un coup. Quant à la célébrité, unique objectif de toute

une génération d'enfants gâtés, elle n'a pas pesé lourd face à la colère indomptable des éléments. Le problème s'est réglé par une belle démonstration du pouvoir de la Nature sur un simple bipède qui a longtemps confondu la valeur de la vie avec celle de son porte-monnaie...

Un point de côté m'oblige à m'arrêter. Dans ma poitrine, mon cœur tambourine comme s'il voulait sortir de ma cage thoracique. Le souffle coupé, je m'affale sur les gradins, les joues rouges et les cheveux collés sur mon front mouillé. Le temps de récupérer, j'attrape ma gourde et la vide à moitié, tandis qu'Alban continue de courir comme s'il venait de commencer. On dirait qu'il n'est jamais fatigué.

— Hé ! s'exclame une voix loin de moi. Matez la créature au pelage argenté : vous croyez qu'elle a des gènes de Tamaskan ?

— Pourquoi pas ? T'as bien des gènes de bouffon ! enchaîne quelqu'un d'autre.

Absorbée par mes pensées, je n'ai pas remarqué l'arrivée de ce groupe pendant que je courais. Deux filles et trois garçons se sont installés sur les marches d'un escalier délabré. Parmi eux, je reconnais une ouvrière de mon usine. Elle m'adresse un signe de la tête auquel je ne réponds pas.

— Tu la connais ? lui demande sa copine.

— Ouais.

— Sérieux ? Comment elle s'est fait cette couleur ? C'est trop fun, je veux la même !

- Laisse tomber, c'est naturel.
- Non, j'y crois pas !
- Noooooon, j'y crois pas... se moque un garçon en l'imitant. T'es vraiment lourde quand tu t'y mets !

Je n'écoute pas la suite, elle ne m'intéresse pas. Je pourrais me lancer dans un argumentaire sur les effets secondaires du choc post-traumatique, mais je doute que la brunette qui trouve ma chevelure « trop fun » ait une réelle envie de me ressembler. D'ailleurs, qui le voudrait ?

- Ça va ? s'enquiert Alban en venant me rejoindre.
- Nickel. Juste un point de côté.
- Qu'est-ce qu'ils te veulent ?
- Rien.
- Ils t'embêtent ?
- Non.
- Je les ai entendus rire.
- Aucun rapport avec moi, je réplique plus sèchement que nécessaire. Ils se vannent entre eux.

C'est un mensonge mais Alban capitule. Pour lui passer l'envie d'insister, j'enfile ma veste et rabats la capuche sur mes cheveux. Le spectacle est terminé.

Depuis sa place, l'inconnue me fait un pouce en l'air comme si j'avais gagné quelque chose, puis elle se tourne vers son copain pour planter un baiser sur ses lèvres. Aussitôt, celui-ci l'attrape par la taille et ils s'embrassent à pleine bouche, devant

tout le monde. Je détourne les yeux, gênée. Je crois... non, je suis *sûre* que je ne me comporterai jamais comme ça avec Alban. Même quand nous serons passés de meilleurs amis à meilleurs amants, je resterai telle que je suis, discrète et pudique, presque détachée. Il n'y a pas longtemps, Alban a essayé de m'embrasser, mais je n'étais pas prête et je le lui ai fait savoir. Nous étions ici, exactement au même endroit, et Téo jouait derrière nous. Aujourd'hui, Téo n'est pas là.

— Je meurs de faim ! je déclare soudain en bondissant sur mes jambes. Le premier arrivé à la maison aura la plus grosse part de gâteau.

Le regard d'Alban valse entre le couple et moi pendant que je ramasse ma trottinette pour filer vers la sortie du stade. Je sais que la vision du baiser lui a donné des idées, mais pour moi, ce n'est pas le moment.

Notre amitié est précieuse.

Je ne veux pas la gâcher.

*

Tous les dimanches, la journée se termine par un goûter entre voisins de palier. Cela fait des années que nous avons instauré ce rituel pour être ensemble. Maman et Fatima font des sablés ; Constance, la mère d'Alban, prépare un flan ou une crème pâtissière, et nous nous retrouvons chez Madeline et Rafaël, le couple de personnes

âgées qui occupent l'appartement au bout du couloir. Ils nous servent des boissons à base de verveine ou de menthe qu'ils font pousser dans leur loggia transformée en potager. Quand on n'a pas grand-chose, on prend du plaisir à partager nos petites richesses et à mettre en commun nos talents.

Cet après-midi, notre assemblée n'est pas au complet. Téo a refusé de bouger de notre chambre et il manque Karim, le mari de Fatima. Pendant que les adultes discutent de l'augmentation incessante du prix des aliments ou de la pénibilité d'habiter un 12^e étage sans ascenseur, Alban joue avec les enfants. Il leur a fabriqué un jeu de Mikado et ils enchaînent les parties. Accoudée à la fenêtre, je contemple la ville. Bientôt 16 heures et la nuit tombe déjà derrière un rideau de flocons pâles et dansants. Demain, si le temps se maintient, la Grande Cité sera vêtue d'un manteau blanc qu'elle gardera de longs mois.

— Orphée, ma douce, tu veux un autre gâteau ?

— Non, merci.

— Allez, fais-toi plaisir ! Il y en a suffisamment pour tout le monde.

Je souris. Fatima est vraiment belle avec ses cheveux de jais longs jusqu'à la taille, ses yeux bruns bordés d'épais cils noirs et sa peau hâlée héritée de ses origines maghrébines. Ses enfants, âgés de cinq, sept et neuf ans, sont trois diabolins qui courent partout, piaillent et ponctuent le silence de notre étage d'éclats de rire qui traversent

les cloisons. Un jour, Fatima m'a confié avoir eu très peur qu'on lui enlève la petite dernière, pour respecter la règle des deux enfants par foyer. Sa grossesse, ni prévue ni autorisée, aurait dû être empêchée par son implant contraceptif, mais il était dysfonctionnel. Suite à plusieurs incidents de ce type, le Conseil Scientifique a revu le protocole de stérilisation des femmes. Désormais, après deux enfants, on leur brûle la paroi utérine par cautérisation et on procède à une électrocoagulation des trompes. Parfois, je me demande pourquoi ce ne serait pas aux hommes de subir une vasectomie.

— Où est Karim ? je demande par curiosité. Je ne l'ai pas vu au rassemblement, ce matin.

— Il est couché avec de la fièvre.

— Il a la grippe ?

— Sûrement.

— Il paraît qu'elle est sévère, cette année.

— Oui, j'espère qu'il ira mieux demain.

— Je l'espère aussi.

J'ai beaucoup d'affection pour Karim et Fatima. Depuis la disparition de grand-mère et papa, c'est vers eux que je me tourne lorsque ça ne va pas. Fatima est à la fois ma confidente, ma grande sœur et ma meilleure amie. Je n'ai pas de secret pour elle. Malgré nos quinze ans d'écart, je me sens libre de lui parler sans avoir peur d'être jugée. Elle m'écoute et me comprend mieux que maman. Pareil pour Karim. Il n'a pas remplacé mon père, mais je l'aime autant. Il m'a beaucoup soutenue,

après le drame. Il a essuyé mon chagrin, supporté ma colère et éteint mon désespoir. Il a aussi essayé de me convaincre qu'être différente était plus un atout qu'un inconvénient.

— Dans ce monde où tout est uniforme, tu peux être fière d'être unique, Orphée.

— Je ne suis pas unique, je suis spéciale. On dirait que j'ai un rat crevé sur la tête.

— Sais-tu ce que je vois, moi, le matin, quand je me regarde dans le miroir de ma salle de bains ?

— Un homme.

— Un type au teint basané, avec une masse de cheveux crépus sur la tête. Et, crois-moi, ce n'est pas banal, par ici.

— Et cela te rend fier ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on peut tout nous prendre, nos droits, nos croyances et notre liberté, on ne nous confisquera jamais nos origines et notre singularité. Alors oui, je suis fier d'être différent.

Voilà Karim. Direct, critique et sensé. Autant dire qu'il ne porte pas la Grande Famille dans son cœur.

Karim est manutentionnaire à l'hôpital. Son boulot consiste à gérer les stocks de matériel et de médicaments. Il approvisionne également les pharmacies, le foyer des orphelins et celui des retraités. Pour ses nombreuses allées et venues, on

lui a attribué une voiture de fonction qui roule grâce à un carburant minéral obtenu par le traitement des résidus organiques. Retenez simplement que ce serait l'essence du futur, si la vie reprenait comme avant.

Lorsque j'étais plus jeune, j'accompagnais souvent Karim dans ses livraisons. Il m'emmenait partout. Il m'a même appris à conduire en me faisant promettre de ne jamais en parler. Conduire est interdit par la loi pour le commun des mortels. C'est un privilège réservé aux forces de l'ordre, aux transporteurs, aux secouristes, aux chauffeurs officiels et... à Karim Mehfaoui, mon voisin. Ceci dit, vu les rares véhicules qui circulent encore, consacrer un chapitre entier du Grand Livre de Sang à leur utilisation m'a toujours semblé superflu.

— Je vais prendre de ses nouvelles, je poursuis à l'attention de Fatima. Je peux lui apporter un gâteau ?

— Bien sûr. Prends-en aussi pour Téo.

J'attrape une assiette, y dépose des sablés puis me faufile dans le couloir. Dans l'appartement voisin, Karim dort sous une pile de couvertures. Son front est tapissé de sueur et les traits de son visage sont crispés par la douleur. Le voir dans cet état me serre le ventre.

Je laisse l'assiette sur la table de chevet puis m'en vais retrouver Téo, isolé dans notre chambre depuis notre retour du Grand Rassemblement.

Appuyé contre la fenêtre, il scrute la ville comme s'il cherchait quelque chose.

— Tiens, c'est pour toi, je lui dis en lui présentant un biscuit à base de purée de châtaigne.

— Merci.

Il le prend et le glisse dans sa poche. Son regard évite le mien.

— Tu ne le manges pas ?

— Non.

— Téo, qu'est-ce qui ne va pas ?

Son menton se met à trembler et je le vois retenir ses larmes. Soudain, il se jette dans mes bras et enfouit sa tête dans mon pull. Le discours de ce matin l'a terrorisé. On ne devrait pas imposer le Grand Rassemblement aux enfants, lorsque les nouvelles sont aussi mauvaises. Entre l'apparition d'un nouveau prédateur et la mort des soldats, ils ont de quoi faire des cauchemars jusqu'aux prochaines Grandes Récoltes.

— Ne t'inquiète pas. La police et l'armée patrouillent pour empêcher les Tamaskans d'approcher.

— Je n'ai pas peur, me répond-il d'un ton qui vient contredire mes pensées.

— Alors qu'est-ce que tu as ?

Téo s'écarte de moi pour s'installer sur le lit où je vais le rejoindre. Ma main cherche la sienne et nos doigts s'entrecroisent.

— Si je te dis mon secret, tu ne le répèteras pas ?

— Non.

— À personne ? Même pas à Alban ou à maman ?

Ça me fait drôle qu'il évoque Alban avant notre mère. Pour Téo, je suppose qu'Alban est la figure masculine la plus proche. Comme j'ai choisi Karim, lui a choisi mon meilleur ami.

— Je ne leur dirai rien, promis.

Son expression s'adoucit. Il se lève, replace sa main dans la mienne et me guide hors de l'appartement.

Côte à côte, nous descendons l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée puis prenons la direction du sous-sol. Je ralentis. Je n'aime pas m'enfoncer dans ce long boyau humide réservé aux situations catastrophes. D'ailleurs, en dehors des périodes de confinement, personne ne vient ici. Personne, à part mon frère qui sort une lampe de sa poche et la braque sur le sol pour nous ouvrir un chemin de lumière. Autour de nous, les ombres sur les murs révèlent des grappes de moisissure et les toiles d'araignées suspendues au plafond. Je ne suis pas peureuse, mais je déteste cet endroit. J'ai envie de faire demi-tour.

— Téo...

— Tu as promis, me rappelle-t-il, comme si je risquais de l'avoir oublié.

Mon cœur s'accélère. Je crois savoir ce qui m'attend.

Au fond du couloir, Téo pousse une planche pour dégager l'accès à une cave. À l'intérieur, dans

une simple caisse remplie de couvertures et de morceaux de chiffons, j'aperçois une boule de poils sombres, deux oreilles dressées, un museau et un petit bout de langue rose.

Deux billes d'ambre me fixent dans la pénombre.

Pas de doute.

C'est un Tamaskan.

Cet extrait t'a donné envie de lire la suite ?

Ce roman est disponible sur Amazon, au format papier et en ebook.

N'hésite pas à me suivre sur les réseaux pour connaître la suite de l'aventure.

Merci pour ton soutien.